

# Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

---

Volume 88  
Number 1 *Les figurations spatiales  
francophones : essais géocritiques*

---

Article 4

6-1-2017

## Villes et espaces africains : pour une géocritique en contexte postcolonial

Yves Clavaron  
*UJM-Saint-Étienne*

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [African Studies Commons](#), [Fiction Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Race, Ethnicity and Post-Colonial Studies Commons](#)

---

### Recommended Citation

Clavaron, Yves (2017) "Villes et espaces africains : pour une géocritique en contexte postcolonial," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 88 : No. 1 , Article 4. Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol88/iss1/4>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

**Yves CLAVARON**

Université de Lyon, UJM-Saint-Étienne (CELEC EA 3069)

## Villes et espaces africains : pour une géocritique en contexte postcolonial

**Résumé :** Comme la géocritique, les études postcoloniales s'interrogent sur des questions de représentation et leur approche est contextualisante, scrutant les environnements géographiques et socio-politiques. L'objet de l'article est d'étudier les affinités méthodologiques entre géocritique et postcolonialisme afin d'observer comment la démarche initiée par Bertrand Westphal peut s'inscrire dans un contexte postcolonial et donner lieu à une lecture de l'espace africain, notamment urbain, dans quelques romans francophones de Mongo Beti, Bernard Dadié, Ahmadou Kourouma, Henri Lopes, Alain Mabanckou, Patrice Nganang et Tierno Monéembo.

Afrique, Espace, Francophonie, Géocritique, Mondialisation, Postcolonial

L'Afrique est un très vieux continent si l'on en croit Cheikh Anta Diop qui présente la civilisation égyptienne comme la première civilisation noire ([1955] 2000), mais c'est un continent tout neuf aux yeux de ceux qui l'ont massivement colonisée à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Le regard sur l'Afrique a, en effet, été longtemps distordu par l'idéologie et le mythe hégélien du « *dark continent* », seulement entré dans l'Histoire avec l'arrivée des Européens (Hegel, 1979 : 86-93). Quant à l'espace africain, il semble surtout concerné par les lieux sauvages (forêt, savane, brousse...) et s'inscrit dans un schéma de primitivité antithétique de la civilisation occidentale. Une telle situation demande de retourner aux archives de la colonisation et de pratiquer un droit d'inventaire face aux mythes construits par les Occidentaux sur le continent noir.

S'il se dit fasciné par l'Afrique, Bertrand Westphal s'intéresse peu aux représentations artistiques de l'Afrique et sa géocritique est à la fois postmoderne et très occidentale (2008 : 20). Toutefois, dans son ouvrage publié en 2011, *Le monde plausible. Espace, lieu, carte*, il accomplit son propre décentrement et s'ouvre aux autres continents en même temps qu'il explore la rupture épistémologique avec l'eurocentrisme dans les questions de la représentation de l'espace. Le propos de la géocritique est de « sonder les espaces

humains que les arts mimétiques agencent par et dans le texte, par et dans l'image, ainsi que les interactions culturelles qui se nouent sous leur patronage » (Bertrand Westphal, 2007 : 17), mais c'est aussi une question de point de vue : la culture regardée cesse d'être le siège exclusif de l'altérité et elle devient même regardante.

Comme la géocritique, les études postcoloniales s'interrogent sur des questions de représentation et leur approche est contextualisante, scrutant les environnements géographiques et socio-politiques. L'objet de l'article sera ici d'étudier les affinités méthodologiques entre géocritique et postcolonialisme et d'observer comment la démarche initiée par Bertrand Westphal peut s'inscrire dans un contexte postcolonial et informer une lecture de l'espace africain, notamment urbain, dans quelques romans francophones.

### **Spatio-temporalité et transgressivité ou remise en cause de l'eurocentrisme**

L'expression du temps passe souvent par des représentations spatiales, formant ainsi un chronotope qui marque la revanche de l'espace sur le temps aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale. Avec la décolonisation, le cadastrage du monde opéré par les puissances colonisatrices ne tient plus et l'espace devient problématique. Pour autant, la colonisation est un fait urbain qui marque durablement la figure des villes.

Dans le rapport tendu qu'il a avec le monde, l'Occidental ne s'accommode pas d'une harmonie à l'orientale, mais tente au contraire d'imprimer sa marque sur un univers qui l'écrase, luttant ainsi contre ce que Malraux appelle la tentation de l'Occident ([1926] 2006). En effet, l'Occidental exploite les sites naturels des villes pour les rendre habitables et surtout lisibles, en s'appuyant sur deux ordres principaux selon le principe fanonien « d'exclusivité réciproque » (Frantz Fanon, 1961 : 31-32). Tout d'abord, il crée une hiérarchie verticale, qui va du bas vers le haut, des quartiers indigènes aux secteurs réservés aux riches Européens en passant par les espaces des métis et des « petits Blancs » comme dans le Saïgon du *Barrage contre le Pacifique* (Marguerite Duras, 1977 : 167). Ainsi, la structuration spatiale rend compte d'une hiérarchie socio-politique et l'on trouve des espaces idéaux où la société

coloniale met en scène sa légitimité. L'autre axe de structuration, horizontal, va de la périphérie vers le centre. La ville est organisée selon des cercles concentriques, ce qui est matérialisé, à Saigon comme dans l'Alger d'Albert Camus (1994 : 204), par le trajet du tramway, véritable cordon sanitaire entre les différentes zones du monde colonial. Les mêmes principes sont à l'œuvre dans la représentation des villes coloniales par des auteurs africains comme Tanga (la cité des Blancs et celle des cases des pauvres) dans *Ville cruelle* d'Eza Boto (Mongo Beti, 1971 : 20) ou la Brazzaville d'Henri Lopes dans *Le lys et le flamboyant* :

Avant l'indépendance, des lignes de démarcation séparaient les principaux quartiers de Brazzaville. Au centre, le Plateau, la Plaine et Mpila, domaines exclusifs des Européens, coïncés au nord et au sud, par Poto-Poto et Baongo, deux villages urbanisés, lieux de résidence forcée des indigènes. La nuit tombée, les limites devenaient des frontières entre pays étrangers (1997 : 37).

Les franges souvent boueuses de la ville apparaissent comme extra-territorialisées pour contenir toute une humanité subalterne, si l'on reprend la notion développée par Ranajit Guha (*Subaltern Studies: Writings on South Asian History and Society*; 1982 – 2000). Tout se passe comme si les textes qui se succèdent venaient entériner la réalité extra-diégétique par une sorte de « performance » répétée.

L'urbanisme colonial est donc référencé au centre, toujours européen. E. W. Soja parle de l'organisation de l'espace en tant que production sociale et dialectique « socio-spatiale » et décrit une répartition entre « centres dominants » et « périphéries subordonnées », constante de l'espace capitaliste, qui correspond bien à l'urbanisme colonial (Edward W. Soja, 1989 : 76). Ainsi, cet espace cloisonné par l'appareil d'état colonial s'apparente à l'espace strié tel que le définissent Deleuze et Guattari : « Dans l'espace strié, on ferme une surface, et on la "répartit" suivant des intervalles déterminés, d'après des coupures assignées ; dans le lisse, on se "distribue" sur un espace ouvert, d'après les fréquences et le long des parcours » (Gilles Deleuze et Félix Guattari, 1980 : 600).

Partant des travaux d'Henri Lefebvre, dont *La production de l'espace* constitue à ses yeux « l'építaphe de l'antique empire de l'espace total, celui du positivisme » (Henri Lefebvre, 1968 : 67), Bertrand Westphal évoque la « transgressivité », coextensive à la

mobilité foncière de l'espace qui conduit à passer de l'autre côté. L'ère postcoloniale vise à défaire le cadastrage européen pour réélaborer l'espace en faisant jouer les frontières. Ainsi, dans le roman *L'autre rive* d'Henri Lopes, deux villes se font face, Kinshasa, ex-Léopoldville, lieu interlope où s'ourdissent les complots, mais aussi espace des plaisirs et des quartiers chauds et Brazzaville, qui reste marquée par une ligne de fracture, historique celle-là, à travers l'évocation d'un « Brazzaville désert et silencieux, l'ancien Congo des Blancs » (Henri Lopes, 1994 : 166). Pour autant, la Brazzaville « baille naît », malgré ses boîtes de nuit, paraît provinciale par rapport à Lagos, cité dans laquelle l'ordonnance coloniale se brouille en un espace labyrinthique et transgressif, « un vrai fouillis où les bidonvilles et les gratte-ciel s'interpénétraient » (*ibid.* : 207).

Les grandes villes d'Afrique construisent des espaces hétérotopiques, des lieux localisables mais complètement autres, des emplacements « à la fois représentés, contestés et inversés » pour parler comme Foucault (1984 : 752-762). Parmi ces territoires figure le bidonville, que Mike Davis analyse en termes de désastre écologique et social, à la fois produit de l'histoire coloniale et de la ségrégation spatiale en vigueur alors et emblème de la faillite des États postcoloniaux (Mike Davis, 2012). Ahmadou Kourouma dans *Les soleils des indépendances* évoque « le quartier nègre » et ses « toits de tôles grisâtres et lépreux sous un ciel malpropre, gluant », près de la lagune dans la capitale de la République des Ébènes, qui devient un cloaque par temps de pluie en raison de l'absence des égouts promis par « les Indépendances » (1970 : 27). L'espace fonctionne sur le mode de l'entropie, générant des processus de liquéfaction, putréfaction et destruction. Ainsi, dans *African Psycho* d'Alain Mabanckou, la ville où se déroule le récit est traversée par un cours d'eau à la fois pestilentiel et excrémental, car les populations y défèquent comme dans la rue Tête-de-Nègres, au nom lourd d'ironie. Le thème scatologique revêt une allure de critique sociale car ce sont les riches de la rive droite, géologiquement surélevée, qui rejettent leurs immondices vers la rive gauche, plus populaire (Alain Mabanckou, 2003 : 110-111). Se développe une véritable poésie du bidonville dans *Temps de chien* de Patrice Nganang avec le sous-quartier de Madagascar à Yaoundé ou avec la favela de Bahia chez Tierno Monénembo, ville d'ascendance africaine : « La favela est ce qu'il y a de mieux pour figurer l'autre monde. On y entre sans fourbi, sans souche, sans mémoire » (1995 : 96).

La représentation spatiale acquiert une valeur politique et ontologique à la manière de celle du marché présenté par Patrice Nganang dans *Temps de chien* comme « tourniquet de la vie », « centre de pulsation » où naissent les rumeurs (2001 : 220). La ville africaine est le lieu de production d'une parole qui se déploie également dans les bars : Mboudjak passe une grande partie de son temps à écouter sous la table les clients du café de son maître, « toutes ces histoires qui viennent tous les jours en mille rumeurs mourir devant le comptoir » (*ibid.* : 73). Finalement, la métropole africaine produit une indifférenciation des espaces et les limites s'estompent comme entre la rue et le trottoir :

Dans la rue africaine, cohabitation, frictions, collisions et flux vont ensemble, souvent en l'absence de toute régulation. Là où existe un minimum de règles, celles-ci font sans cesse l'objet de torsion, surtout lorsqu'elles entravent le mouvement. Tout est donc subordonné à l'impératif de la circulation (Achille Mbembe, 2010a : en ligne).

Xavier Garnier parle d'une dialectique de la forme et de l'informe : « L'idée même de forme d'une ville n'est alors pertinente que si l'on envisage celle-ci comme la retombée du bouillonnement informe qui fait la ville » (2013 : 22). L'espace se construit alors en un « tiers-espace », qui ignore les frontières ou les occulte « afin que les forces se rencontrant soient dans la proximité, la "juxtance" nécessaire à la négociation », comme l'écrit Alexis Nouss (2002 : 16). Il peut arriver que la transgressivité se réalise dans une dislocation centrifuge de l'espace dans un roman comme *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou Kourouma, où les guerres conduites notamment par les enfants-soldats vident les villes de leurs habitants, contraints de se réfugier dans les forêts, espace traditionnel de la sauvagerie. Le roman se caractérise par une délocalisation constante et une reterritorialisation impossible dans un espace à la dérive.

Même si elle conserve les traces du striage colonial, la ville africaine tend à se reterritorialiser dans un espace de transgressivité chronique – qui reste toutefois significatif d'un point de vue social, car sont donnés à voir les errements politiques des indépendances.

## Multifocalisation et stratigraphie : contre l'hégémonie du regard unique

À l'imagologie, égocentrée et dépendante du regard d'un individu, Bertrand Westphal oppose la géocritique, géocentrée et multifocale. L'imagologie relève d'une longue tradition européenne souvent associée à l'exotisme, qui implique un point de vue du dehors sur l'Afrique ou l'Asie. Contre l'approche monologique du colonial, le postcolonial privilégie la multiplicité des regards et recherche une perspective à la fois interne et contre-hégémonique, un « regarder contre » qui défait l'uniformité des points de vue et refuse les assignations. Les théories postcoloniales rejoignent la géocritique dans la mesure où, subvertissant les codes normatifs, elles privilégient la fluidité des regards et la multiplication des focales.

Depuis la fin du Moyen Âge, l'Europe se situe au centre de la mise en mouvement du monde ; elle tend à rester un centre magnétique mais, à la manière du *writing back* des études postcoloniales, on peut parler d'un « voyager contre » des non-Européens, qui peut prendre des formes diverses. À propos des voyageurs africains en Europe, Romuald Fonkoua parle de « voyage à l'envers » : la culture regardée devient regardante (Romuald Fonkoua, 1998 : 117). Pendant l'ère coloniale, les rares Noirs autorisés à se rendre en Europe sont les plus brillants sujets, miroirs complaisants et flatteurs de la métropole, évoquant les *mimic men* décrits par Homi Bhabha (2007 : 148). Ainsi, le voyage en Europe correspond à un récit d'initiation, comme c'est le cas avec *Un nègre à Paris* de Bernard Dadié, récit adressé par un personnage nommé Tanhoe Bertin à un destinataire anonyme resté au pays. Pétri de culture française et féru d'histoire, ce dernier affiche un savoir qu'il confronte à la réalité de la France des années 1950, tout en adoptant un point de vue qui rappelle celui des Persans de Montesquieu, regard faussement naïf qui articule un discours à visée ethnographique et « ethnicise » la France. Le *topos* du voyage à la métropole a été repris plus récemment avec *Assèze l'Africaine* de Calixthe Beyala (1994), *L'impasse* de Daniel Biyaoula (1996) ou *Bleu blanc rouge* d'Alain Mabanckou (1998), quoique ce « parisianisme » ne s'inscrive plus dans un travelogue, mais dans un roman de l'émigration émanant d'une « Afrique sur Seine » (Odile Cazenave, 2003). Comme la géocritique, le postcolonial récuse le binarisme ou le bipolarisme issus du système colonial au profit d'une approche plurielle.

Cette valorisation de la diversité des points de vue se retrouve également dans la géographie sensorielle (Paul Rodaway, 1994), qui revient à dénoncer la prépondérance du visuel sur les autres foyers perceptifs et notamment du *seeing-man* dans le récit de voyage colonial (Mary Louise Pratt, 2000). Ces géographes dressent une taxinomie sensorielle dans laquelle « l'odorat, le toucher et le goût seraient intimes, corporels, passifs tandis que la vue et l'ouïe seraient des sens distants, cérébraux » (Bertrand Westphal, 2007 : 215). La polysensorialité est illustrée par le bidonville dans *Temps de chien* de Nganang, dont le héros canin court souvent la truffe au sol, reniflant les effluves de la ville de Yaoundé. Ainsi, près de la maison du Parti, se trouve « la plus grande poubelle de Madagascar » qui devient un lieu de volupté pour Mboudjak. Le chien se fait les crocs sur toutes sortes de détritrus et se vautre dans la fange où se réalisent de délicates synesthésies : « je me couchais carrément dans les senteurs, dans l'infinie chanson des mouches » (Patrice Nganang, 2001 : 150).

La géocritique propose une étude de l'espace selon une logique temporelle, d'où ce que Westphal appelle la stratigraphie (dimension diachronique et/ou synchronique de la représentation spatiale), l'asynchronie et la polychronie (variabilité des approches temporelles de l'espace). Se construit une stratigraphie des textes qui renvoie à des transpositions littéraires et à une intertextualité souvent coloniale – on songe au rôle fondateur de *Heart of Darkness* de Conrad pour le Congo (notamment le fleuve) dans une tradition continuée avec *A Bend in the River* de V. S. Naipaul, *Mon oncle du Congo* de Lieve Joris ou de *Maluku au temps des bateaux à roues* d'Henri Lopes (Maéline Le Lay, 2008). La géocritique vise aussi à sonder la mémoire littéraire des lieux et la manière dont les textes peuvent influencer en retour sur le référent. Mais la stratigraphie est aussi architecturale et urbanistique, et les villes européennes donnent à lire les strates du temps à travers leurs architectures successives. Les villes d'Afrique ou d'Amérique constituent un terrain moins propice à une approche de type archéologique, mais cette dernière peut se croiser avec une approche postcoloniale comme pour la Bahia de *Pelourinho* de Tierno Monénembo : « Il me faut un éclairage topographique précis pour que le lecteur ne se perde pas dans le jeu des symboles. [...] Dans l'histoire des Noirs brésiliens, le repérage des lieux permet de baliser la déperdition de la mémoire » (Patricia-Pia Célérier, 1996 : 112). Il s'agit de



reconstituer la filiation entre les deux bords de l'Atlantique, le Brésil et l'Afrique qui partagent le même destin : « L'Afrique et le Brésil ont tant de choses en commun ! Nous sommes comme des jumeaux des deux bords de l'Océan » (Tierno Monénembo, 1995 : 30). En fait, le narrateur, Escritore alias Africano, refait la traversée du milieu tout en opérant un voyage inverse à celui des Noirs tentés par le pèlerinage aux sources africaines. Le titre témoigne d'emblée de la dimension mémorielle du roman, puisqu'il fait allusion au « Largo do Pelourinho », place de Salvador de Bahia où se déroulait autrefois le marché aux esclaves. Le « pelourinho » désigne le pilori, ou poteau de torture où étaient flagellés les esclaves punis. C'est le cœur historique de Bahia, l'*omphalos* dirait Westphal, caractérisé par ses « cabessas negras », pavés luisants et polis par les siècles, et son décor colonial : balcons de fer forgé, azulejos, toits pointus ou en dôme (Tierno Monénembo, 1995 : 16). Un autre lieu décisif du roman est le bar du *Barzinho* dans lequel Escritore scelle le pacte qui le lie à Innocencio, le *picaro*. Dans la mesure où il satisfera la faim et la soif d'Innocencio, Escritore sera guidé par lui dans le labyrinthe de Bahia pour rechercher ses « cousins venus d'Afrique ». C'est aussi dans ce lieu qu'Escritore refait l'histoire de l'esclavage : la légende de Ndindi-Grand-Orage, grand chef des Mahis, dont la défaite face à un baobab le conduit à se livrer à un bateau négrier en partance pour le Brésil. Le roman renoue avec le récit de l'esclavage, tragédie refoulée par l'ensemble de la communauté, et les moments passés au bar de Preto Velho de Bahia forment une sorte de catharsis.

### **Transit, exil et mondialisation**

L'ère postmoderne, comme l'âge postcolonial, correspond à une multiplication des centres après l'effacement relatif des grandes métropoles européennes. L'espace contemporain est de plus en plus marqué par les flux des diasporas et le circuit des migrations, économiques ou touristiques. À l'ère de la globalisation, Michael Hardt et Antonio Negri désignent par le concept d'« empire » la fin de la souveraineté des États-nations et la délocalisation du pouvoir souverain du « capital monde ». L'Empire est alors un « appareil *décentralisé* et *déterritorialisé* de gouvernement qui intègre progressivement l'espace du monde » (Michael Hardt et Antonio Negri, 2002 : 16-17 ; les auteurs soulignent). Dans le postcolonial, on est peu à peu passé du mode agonistique de l'impérialisme

culturel ou du néo-impérialisme à une perception plus irénique, axée sur l'hybridation, la relativisation et les interrelations au sein d'une société globale, qui se traduit dans la perception de l'espace.

L'Afrique est désormais le continent des mégalofoles. Kinshasa et Lagos, au même titre que Johannesburg font partie de ce qu'Achille Mbembe appelle des « métropoles caravanes », des méga-agglomérations qui « écrasent chacune leur arrière-pays et forment la dorsale de ce qui, progressivement, apparaît comme une constellation, une sphère urbaine transcontinentale » (2010a : en ligne). Ces super-villes, appelées à accélérer toutes les formes de circulation, évoquent la « *world city* » de John Friedmann et Goetz Wolff (1982) et la « *global city* » de Saskia Sassen (1991) qui articulent territoire national et économie globale. Ce chronotope transnational renvoie à l'afropolitanisme décrit par Achille Mbembe qui se caractérise par « l'intensification des migrations et l'implantation de nouvelles diasporas africaines dans le monde » (2010b : 224). L'Afrique se constitue alors en de multiples centres ou pôles qui favorisent les passages et le transit. L'afropolitanisme se rapproche des phénomènes de transculturation et de la créolisation glissantienne, un processus évolutif à l'échelle du monde, sinon un métissage, du moins l'imbrication et l'entrelacement des mondes (Édouard Glissant, 1996 : 28).

Comme le montre Catherine Mazauric (2014), les romans de Tierno Monénembo sont informés par un imaginaire mondialisé de l'exil et de la diaspora : *Un attiéké pour Elgass* se situe dans une cité nommée Bidjan, avatar par aphérèse du « a » initial d'une grande ville bien connue ; tandis que, dans *Un rêve utile*, la ville européenne de Loug (Lugdunum, Lyon) fait écho à Conakry dans la mémoire des émigrés guinéens pour former une vaste conurbation imaginaire, où un élément du décor tel le pont de la Guillotière permet de passer de Lyon à Conakry. De la même manière, les petites villes se font écho : Mornant répond à Sankaréla, Yzeron à Bouria (Tierno Monénembo, 1991 : 38 et 53). Tierno Monénembo insiste sur le caractère artificiel des capitales africaines, leur difficulté à incarner une culture authentique et une nation : « ce sont toutes des ghettos, des impasses, des avant-scènes, des champs de foire où le bric-à-brac architectural le dispute à la vacuité de l'histoire » (2001 : 49). L'espace y est marqué par une sorte de vide contrastant avec le trop plein des grandes cités européennes.

Pour ces villes mondialisées, on peut renvoyer au concept d'ethnoscape proposé par Arjun Appadurai qui met en évidence la crise de l'État-nation traditionnel et l'impact de la circulation des flux à l'échelle de la planète entière : finance, marchandise, information, population (2005). Dans ce contexte, l'imagination joue un rôle essentiel, ce qui permet de produire de nouvelles localisations. Appadurai a donc travaillé sur l'imaginaire de la globalisation en proposant d'autres configurations spatiales comme l'ethnoscape. L'imagination investit désormais les pratiques quotidiennes, notamment les situations migratoires, où les sujets sont obligés de s'inventer dans l'exil un monde à eux, utilisant les images que les médias mettent à leur disposition. Les ethnoscaapes forment ainsi les paysages que se constituent des groupes mouvants, en fonction de leurs origines et des transformations qu'ils subissent. Selon une optique anti-déterministe, le global interagit en permanence avec le local car ce sont les groupes qui réinventent leur local dans un contexte historique donné et non la pesanteur d'un territoire qui les façonne comme tels. La méthodologie d'Appadurai et son approche des paysages culturels peuvent constituer une variante postcoloniale de la géocritique.

## Conclusion

Il paraît possible de faire une lecture géocritique de l'espace africain en contexte postcolonial, d'autant que les fondements des méthodologies géocritique et postcoloniale présentent plus d'une affinité. La vocation particularisante de la géocritique et sa propension archipélique constituent une approche propice à la perception de la pluralité des identités culturelles dont le postcolonial met au jour les interactions et les dynamiques. Par leur vocation anti-hégémonique, géocritique et postcolonial réhabilitent l'altérité en arrachant la représentation à la monologie du regard unique. Si la modernité a souvent été présentée comme une source du colonialisme par son eurocentrisme et son humanisme dont le XX<sup>e</sup> siècle a signé la faillite, la postmodernité a ébranlé les structures autoritaires, privilégiant l'hétérogénéité et le pluralisme. La géocritique est d'ascendance postmoderne (revendiquée par B. Westphal) tandis que le postcolonialisme partage certains principes du postmodernisme, même si sa dimension politique peut en limiter la relativité. L'espace africain est d'ailleurs souvent perçu

dans sa dimension géopolitique, illustrant la mobilité des populations, qu'il s'agisse d'un exode vers les métropoles urbaines et la vie dans des bidonvilles et « sous-quartiers » chaotiques et effervescents, ou d'une tension vers un ailleurs diasporique, nouant des interactions avec le monde et créant de nouveaux paysages culturels, hybrides et globalisés.

« Y a-t-il un paysage africain ? » se demande Michel Collot (2014 : 178-179) qui observe que les voyageurs européens ont transformé en tableaux les paysages africains, faute d'avoir pu saisir leur étendue sauvage et leur sublime horizontal (le sublime étant depuis les Romantiques associé à la verticalité). Si elle refuse les approches esthétisantes et n'a sans doute pas créé une tradition picturale, la littérature postcoloniale semble avoir insufflé une nouvelle vie aux espaces africains, débarrassés de certains stéréotypes, au risque d'en créer d'autres, comme avec le genre du « roman des détritux » que suggère Patrice Nganang (2007 : 259).

**Yves Clavaron** est professeur de littérature générale et comparée à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne. Ses travaux portent sur le postcolonialisme, la francophonie, l'écocritique dans les domaines anglophone et francophone. Il est l'auteur de *Poétique du roman postcolonial* (Publications Université de Saint-Étienne, 2011), *Edward Said. L'Intifada de la culture* (Kimé, 2013) et *Petite introduction aux Postcolonial Studies* (Kimé, 2015).

## Références

APPADURAI, Arjun (2005). *Après la colonisation. Les conséquences culturelles de la globalisation*, trad. de Françoise Bouillot, Paris, Payot.

-- (1996). *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis (Minn.), University of Minnesota Press.

BHABHA, Homi K. (2007). *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, trad. de Françoise Bouillot, Paris, Payot.

-- (1994). *The Location of Culture*, Londres, Routledge.

BOTO, Eza [Mongo Beti] ([1954] 1971). *Ville cruelle*, Paris, Présence Africaine.

CAMUS, Albert (1994). *Le premier homme*, Paris, Gallimard.

CAZENAVE, Odile (2003). *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération d'Africains à Paris*, Paris, L'Harmattan.

CÉLÉRIER, Patricia-Pia (dir.) (1996). « Autour de Pelourinho. Entretien avec Tierno Monémbo. Propos recueillis par Patricia-Pia Célérier », Dossier Tierno Monémbo, dans *Notre Librairie, Cinq ans de littératures, 1991-1995*, vol. II, n° 126 (*Afrique noire*): 111-115.

COLLOT, Michel (2014). *Pour une géographie littéraire*, Paris, Corti, coll. « Les essais ».

DAVIS, Mike ([2006] 2012). « L'écologie du bidonville », dans Émilie HACHE (dir.), *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux*, trad. de Cyril Le Roy, Paris, Éditions Amsterdam, coll. « Hors collection »: 361-379.

DELEUZE Gilles et Félix GUATTARI (1980). *Mille plateaux*, Paris, Minuit.

DIOP, Cheikh Anta ([1955] 2000). *Nations nègres et culture: De l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique Noire d'aujourd'hui*, Paris, Présence Africaine.

DURAS, Marguerite ([1950] 1977). *Un barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio ».

FANON, Frantz (1961). *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero.

FONKOUA, Romuald (dir.) (1998). *Le discours des voyages. Afrique – Antilles*, Paris, Khartala.

FOUCAULT, Michel (1984). *Dits et écrits IV*, « Des espaces autres », Paris, NRF-Gallimard.

FRIEDMANN, John et Goetz WOLFF (1982). "World city formation: An agenda for research and action", *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. VI: 309-344.

GARNIER, Xavier (2013). « Écrire les villes africaines postcoloniales », *Versants*, n° 60: 13-26.

GLISSANT, Édouard (1996). *Introduction à la poétique du divers*, Paris, Gallimard.

HARDT, Michael et Antonio NEGRI (2002). *Empire*, trad. de Denis-Armand Canal, Paris, Éditions Exils.

-- (2000). *Empire*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich (1979). *Leçons sur la philosophie de l'Histoire [1822-1830]*, trad. de J. Gibelin, Paris, Vrin.

GUHA, Ranajit (ed.) (1982 – 2000). *Subaltern Studies: Writings on South Asian History and Society*.

KOUROUMA, Ahmadou ([1968] 1970). *Les soleils des indépendances*, Paris, Seuil.

LEFEBVRE, Henri (1968). *La production de l'espace*, Paris, Anthropos.

LE LAY, Maéline (2008). « Géocritique de la République démocratique du Congo », dans Bi Kacou Parfait DIANDUÉ (dir.), *Baobab, Une géocritique de l'Afrique. Mutations et stabilité de la spatialité et de la temporalité dans le locus africain. Actes du colloque*: 235-276, <<https://www.revuebaobab.org/images/pdf/baobabspec002/baobab-spec-002-1.pdf>>, consulté le 22 mars 2017.

LOPES, Henri (1997). *Le lys et le flamboyant*, Paris, Seuil.

-- (1994). *Sur l'autre rive*, Paris, Seuil.

MABANCKOU, Alain (2003). *African Psycho*, Paris, Le Serpent à plumes.

MALRAUX, André ([1926] 2006). *La tentation de l'Occident*, Paris, Grasset.

MAZURIC, Catherine (2014). « Fluidités urbaines : la trilogie exilique », dans Bernard DE MEYER et Papa SAMBA DIOP (dir.), *Tierno Monénembo et le roman. Histoire, exil, écriture*, Berlin, Verlag : 117-134.

MBEMBE, Achille (2010a). « Afropolitains », <[http://www.lemonde.fr/international/article\\_interactif/2010/12/04/huit-ecrivains-africains-racontent-l-afrique-qui-vient\\_1447623\\_3210\\_7.html](http://www.lemonde.fr/international/article_interactif/2010/12/04/huit-ecrivains-africains-racontent-l-afrique-qui-vient_1447623_3210_7.html)>, consulté le 15 février 2014.

-- (2010b). *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique colonisée*, Paris, La Découverte.

MONÉNEMBO, Tierno (2001). « Conakry, cité fantôme », dans Nocky DJEDANOU (dir.), *Amours de villes, villes africaines*, Paris, Dapper : 45-51.

-- (1991). *Un rêve utile*, Paris, Seuil.

-- (1995). *Pelourinho*, Paris, Seuil.

NGANANG, Patrice (2007). *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*, Paris, Homnisphères, coll. « Latitudes noires ».

-- (2001). *Temps de chien*, Paris, Le Serpent à plumes.

NOUSS, Alexis (2002). « La Tour et la Muraille. De la frontière et du métissage », *Rue Descartes*, vol. III, n° 37 : 8-18.

PRATT, Mary Louise ([1992] 2000). *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*, Londres & New York, Routledge.

RODAWAY, Paul (1994). *Sensuous geographies. Body, Sense and Place*, Londres & New York, Routledge.

SASSEN, Saskia ([1991] 2001). *The Global City: New York, London, Tokyo*, Princeton, Princeton University Press.

SOJA, Edward W. (1989). *Postmodern Geographies*, Londres, Verso.

WESTPHAL, Bertrand (2008). « Préface », dans Bi Kacou Parfait DIANDUÉ (dir.), *Baobab, Une géocritique de l'Afrique. Mutations et stabilité de la spatialité et de la temporalité dans le locus africain. Actes du colloque* : 16-21, <<https://www.revuebaobab.org/images/pdf/baobabspec002/baobab-spec-002-1.pdf>>, consulté le 22 mars 2017.

-- (2007). *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minit.